

## Le Socrate d'Aristophane : une relecture des *Nuées*

Une chose au moins est claire pour qui a lu *les Nuées* d'Aristophane : le Socrate de Platon ne dit pas vrai dans l'*Apologie* lorsqu'il distingue entre les anciennes accusations et les nouvelles accusations et lorsqu'il accuse Aristophane d'être parmi ses anciens accusateurs (18d et 19c) de manière à le distinguer de Mélètos, Lycon et Anytos, ses nouveaux accusateurs. Car la pièce d'Aristophane accuse bel et bien Socrate, conformément aux anciennes accusations, de « faire des recherches sur les choses sous la terre et dans le ciel, de faire triompher l'argument inférieur et d'enseigner ces choses à d'autres (19b-c) ». Mais dans la même œuvre, les *Nuées*, la poète comique accuse Socrate, aussi et surtout, de ne pas croire aux dieux de la cité (le Socrate d'Aristophane se moque de Strépsiadès en disant : « Et d'abord les dieux ne comptent pas pour nous (247-248) » ; plus tard, il annonce : « Zeus n'existe pas (379) »). Aristophane accuse le philosophe de croire en de nouveaux êtres démoniques (lorsqu'il a découvert la bêtise de Strépsiadès, Socrate sort de son école en jurant : « par la respiration, le chaos et l'air », soit par les forces naturelles en lesquelles il croit vraiment (627, comparer à 380)). Enfin, Aristophane prétend que Socrate corrompt la jeunesse (car à la fin de la pièce, et suite à l'enseignement de Socrate, Phidippide non seulement bat Strepsiade, son propre père, mais annonce qu'il serait prêt à faire de même avec sa mère (1443-1446)). Il est donc clair, je le répète, qu'Aristophane accuse Socrate de la même façon que le font Mélètos, Lycon et Anytos : Aristophane est donc non seulement un des anciens accusateurs de Socrate,

mais encore un de ses nouveaux accusateurs. Pour le dire autrement, il est son accusateur pour tous les temps.

Cette observation, pour exacte qu'elle soit, ne règle pas du tout le contentieux entre Aristophane et Platon, ou encore ne détermine pas que le portrait de Socrate que brosse le poète est juste, ni, au contraire, qu'il est faux. Il est donc nécessaire dans un premier temps de remonter à la pièce elle-même pour comprendre en quoi le poète en veut à Socrate et, à travers le philosophe Socrate, à la philosophie. Seulement après avoir prêté l'oreille aux accusations d'Aristophane, peut-on commencer à évaluer leur validité ; seulement après avoir examiné son portrait de Socrate, peut-on commencer à réfléchir sur le bonté de Socrate et de la philosophie.

L'histoire que raconte la pièce *Les Nuées* est assez simple. La voici donc accompagnée de quelques réflexions. Strepsiade, un citoyen athénien, est criblé de dettes à cause des dépenses inconsidérées de sa femme et de son fils. Comme il est aux abois et que la meute des créditeurs sont à sa porte, il cherche une autre porte, une porte de sortie, n'importe laquelle. Or il a entendu parler d'un Socrate qui vit dans un pensoir, un homme habile à parler et à raisonner, un homme de *logos*, pour parler comme un Grec, un homme si habile qu'il peut prouver n'importe quoi, tout et son contraire, le vrai et le faux, et donc le juste et l'injuste.

Strepsiade en conclut qu'il pourrait tirer profit de cet étrange (*déinos* en grec), de ce terrible (c'est le second sens du mot grec) Socrate, pour frauder ses créanciers. Il demande donc à Socrate de le prendre

comme disciple. Mais il découvre assez tôt, et Socrate apprend aussi, que le vieux n'est pas capable d'apprendre les discours sophistiqués qui appartiennent au monde des « médito-réfléchisseurs (101) », comme il les appelle. Il semble donc que le sage Socrate n'a pas compris qu'il y a des gens qui ne sont pas sages, ou encore qui ne peuvent jamais devenir sages, qui ne peuvent pas apprendre, qui ne peuvent pas apprendre, en tout cas, des théories philosophiques. Car, malgré sa bêtise, Strepsiade apprend au moins par l'expérience douloureuse qu'il acquiert : il sait qu'il ne peut pas apprendre parce qu'il est trop vieux et trop grossier.

C'est alors qu'à la suggestion des Nuées, déesses que Socrate a introduit dans la cité d'Athènes, (794-796), c'est alors qu'il oblige son fils Phidippide à suivre les cours de Socrate, espérant toujours pouvoir ainsi se défilier face à ses créanciers. Or, au contraire de son père, le fils apprend vite et bien ; il sort du pensoir socratique transformé de la tête au cœur : non seulement sait-il des choses qu'il ne savait pas avant, mais encore il voit la vie d'une autre manière. Par exemple, il méprise son ancienne passion pour les chevaux et les courses et ne respecte plus que les méditations et les discours (1401-1404). Mais il méprise aussi toutes les lois et toutes les coutumes, et il agit en conformité avec ce mépris : il bat son père et sait prouver que cette correction est juste (1405). Si je comprends bien l'accusation de fond d'Aristophane, Socrate, parce qu'il pense librement devant ses concitoyens, parce qu'il enseigne à des jeunes comme Phidippide, met en danger les coutumes anciennes, les fondements de la morale et en fin de compte l'amour

d'un fils pour son père. Pis encore : un disciple de Socrate serait prêt à battre sa propre mère. Cela est bien plus grave qu'un crime contre un citoyen, c'est le crime contre la cité, c'est un crime fondamental, un sacrilège, car la famille appartient à la terre sacrée dans laquelle une cité s'enracine.

Aussi, lorsque Strepsiade, qui a été battu par son fils et l'a accepté, apprend que Phidippide pourrait battre son antipathique épouse, la nièce de Mégacle (60-62), lorsqu'il apprend que l'enseignement de Socrate pourrait atteindre celle qui est la raison d'être de la famille et donc de la cité, il voit clair. Encore une fois, Strepsiade apprend par expérience, et cette fois un peu par raisonnement. Aidé par le dieu Hermès, il s'attaque à la demeure de Socrate en hurlant : « Pourquoi, par votre enseignement, méprisez-vous les dieux et examinez-vous le cul de la lune. Poursuis-les, lance leur des pierres, frappe-les, pour plusieurs raisons, mais surtout en sachant qu'ils sont injustes envers les dieux (1506-1509). » Ainsi finit la pièce d'Aristophane.

Je souligne que dans la tête de Strepsiade, les dieux et le cul de la lune et le sein de son épouse, c'est tout un : c'est une autre preuve, s'il en fallait, qu'il n'est pas futé. Mais il ne faut pas conclure qu'il est tout à fait dans l'erreur, ajouterait Aristophane, je crois. Sans doute, le vieux Strepsiade est-il mal dégrossi, vulgaire et même injuste. Sans doute, ceux qui sont sophistiqués, raffinés et justes, trouvent-ils que Strepsiade exagère. Mais la bêtise de vieil Athénien est justement le fond de l'argument d'Aristophane : il y a dans une ville plus de Strépsiadès que de Platon, et même en supposant que Socrate fasse du bien à

quelques-uns, voire un bien insigne à des âmes nobles, il est à craindre qu'il fait du tort aux autres. Plus profondément encore, l'argument d'Aristophane semble être que l'attitude d'un intellectuel comme Socrate est en soi trop élevée pour la moyenne des gens. Voilà pourquoi selon la logique dramatique et donc phantasmatique du poète, quand Strepsiade rencontre Socrate la première fois, le philosophe se promène dans les airs pour mieux observer le Soleil, voilà pourquoi il appelle le vieux Strepsiade « ô être éphémère ». La dernière chose que Strepsiade peut comprendre, c'est qu'il est un être d'un jour, un homme et donc un mortel, un être voué à la mort ; plutôt, s'il peut le comprendre, il ne veut pas le savoir ; la dernière chose qu'il peut comprendre est que Zeus n'existe pas parce que le Soleil est là qui éclaire bel et bien tout ce qui existe sous lui ; plutôt, s'il peut le comprendre, il ne veut rien savoir ; il ne peut pas voir que ses préoccupations, mesquines en elles-mêmes, sont insignifiantes du point de vue du Tout, ou du Cosmos, ou du Soleil, ou du point de vue de celui qui passe sa vie à penser au Tout, au Cosmos et au Soleil. Il ne veut de la raison que pour mieux satisfaire ses besoins, et si le prix de la raison est la disparition de sa personne, il n'en veut plus.

Fort bien, dira-t-on : les Strepsiade de ce monde ne veulent pas de philosophie si ce n'est pour mal faire. Mais comment se défaire de la philosophie ? La raison et le *logos*, les discours sur la nature des choses, tout cela n'est-il pas d'une façon ou d'une autre naturel à l'homme ? Ne faut-il pas que les hommes réfléchissent ? N'est-ce pas les traiter comme des bêtes que de leur refuser d'emblée la possibilité de la réflexion ou

l'encouragement à la réflexion? Il semble que l'argument final d'Aristophane est qu'il y a moyen de penser sans flotter dans les airs et mépriser les hommes, sans se perdre dans la contemplation des choses de la nature ni oublier les limites de ses concitoyens. Cette manière de penser, respectueuse des limites de la nature humaine, est celle du poète. Car Aristophane est lui aussi un homme qui pratique le *logos*.

Pour le dire à la manière de la pièce géniale qu'il a imaginée: lui aussi, Aristophane en tant que poète, est un disciple des Nuées. Les Nuées sont les déesses de la parole, du *logos*, de la raison. Elles sont les déesses de l'imitation; elles savent imiter les choses et en révéler la nature aux hommes qui les contemplent. Ainsi lorsqu'elles voient un voleur, dit le Socrate d'Aristophane, elles prennent la forme d'un loup (348-355). Cette imitation, qui est en même temps un enseignement, ne produit pas seulement un savoir théorique: l'enseignement des Nuées imitatrices est utile et même utile au plus haut degré, car il est plus important de comprendre les humains que de comprendre le Soleil. C'est en tout cas ce qu'Aristophane prétend au sujet de son art poétique: par ses pièces, il enseigne à ses concitoyens la vérité sur l'homme et sur les types d'hommes. Il montre, par exemple, que les intellectuels à la Socrate sont dangereux, à moins de se modérer. Il montre que Strepsiade est capable de comprendre le danger que comporte l'intransigeance rationaliste des intellectuels abstraits, et tous les intellectuels sont abstraits tôt ou tard. Et en montrant Strepsiade sur la scène, en imitant Socrate et ses disciples les plus bêtes,

page 7

Aristophane enseigne à tous les hommes. La chose la plus importante qu'il enseigne est que la poésie est plus humaine que la philosophie. En cela, son enseignement sera repris par ses géants que sont Dante, Montaigne et Shakespeare.